



Introduction

Ludivine Royer

► **To cite this version:**

Ludivine Royer. Introduction. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, Faculté des Lettres et Sciences humaines (Université de La Réunion), 2017, Violence and Intersectionality, pp.9-13. hal-02339439

HAL Id: hal-02339439

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02339439>

Submitted on 30 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

L'intersectionnalité est un outil conceptuel essentiel, dans les sciences sociales et politiques, pour saisir au plus juste la situation de celles et ceux qui subissent simultanément plusieurs formes – ‘croisées’ donc – de domination ou de discrimination. Aussi s'est-elle logiquement imposée depuis un quart de siècle dans un monde anglophone inquiet de relever les nouveaux défis posés par un XX^e siècle fait de décolonisation, de mondialisation, de migrations massives, de mouvements sociétaux nombreux en faveur de l'émancipation des minorités, c'est-à-dire aussi, d'une recomposition des sociétés dans des contextes de plus en plus souvent pluriels et exigeants, en termes notionnels et politiques, quant aux identités groupales et individuelles.

En France malgré tout, l'intersectionnalité a eu au contraire de la peine à s'imposer. D'abord empêchée par une tradition intellectuelle et une action militante françaises qui préféraient s'emparer des concepts de genre, de ‘race’ ou de classe indépendamment les uns des autres – même si parfois en association, superposition ou analogie –, l'intersectionnalité n'a ensuite guère eu le temps de prospérer dans l'espace critique avant d'être attaquée de toutes parts. Certes, un quasi-consensus s'est désormais formé autour de l'idée qu'il est impossible de considérer les rapports de domination de manière isolée tant ils se recoupent, se conditionnent et se potentialisent entre eux. Néanmoins, l'intersectionnalité est chez nous bien souvent vilipendée aux motifs qu'elle créerait un espace intersectionnel indéfiniment modifiable selon les facteurs retenus (sous-entendu à l'exclusion d'autres), qu'elle brouillerait potentiellement le propos fondamental en intégrant un possible foisonnement de paramètres secondaires, qu'elle impliquerait *in fine* nécessairement une hiérarchisation des facteurs d'oppression, ou qu'elle servirait des objectifs politiques identitaires et culturalistes sectaires plutôt que son objectif affiché d'inclusion.

Face aux réalités complexes du terrain, certain-e-s d'entre nous, chercheurs et chercheuses, considérons néanmoins que l'intersectionnalité reste une entrée analytique sinon parfaite, du moins estimable, voire incontournable et inégalée par d'autres. À mon niveau, je ne peux que

constater que mes travaux sur et avec les femmes aborigènes s'appuient forcément sur le croisement perpétuel des éléments 'genre', 'race', 'classe', 'autochtonie' et 'culture', et aussi, que les auteurs et autrices de ce volume utilisent l'approche intersectionnelle d'une façon qui leur permet de saisir leur objet d'étude de manière à la fois précise et originale. Dix ans après son entrée dans les milieux universitaires français, l'intersectionnalité semble ainsi prendre sa place. La présente revue scientifique souhaite en tous cas participer à rendre la pertinence de son utilisation visible au travers de contributions littéraires et sociopolitiques, théoriques et empiriques, en anglais ou en français, à propos de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis, de l'île Maurice, de l'Inde, de l'Australie ou de l'Afrique du Sud.

Les champs et outils d'application sont ainsi volontairement divers, la cohérence du volume tenant surtout à sa ligne thématique et à l'objectif qu'il se fixe d'examiner les violences de manière intersectionnelle pour faire émerger de nouveaux sens. Il ne s'agit pas de suggérer que les violences seraient de quelque manière 'sensées', évidemment, mais notre incapacité collective à lutter efficacement contre nombre d'entre elles nous invite certainement à essayer de les comprendre mieux pour y répondre de manière plus adaptée. Or, l'intersectionnalité se présente comme un outil précieux pour rendre compte de la spécificité des violences dans des contextes uniques dictés par les rapports de domination en présence. Elle permet de toucher du doigt l'expérience complexe que les personnes ou les communautés ont de la violence, pour leur rendre mieux justice et aider à ce que justice leur soit mieux rendue. C'est en tous cas dans cet esprit que le Groupe de Recherche sur l'Eugénisme et le Racisme, la Société française d'études anglophones sur les Femmes, le Sexe et le Genre (SAGEF) et autres partisan-e-s d'une approche intersectionnelle des violences travaillent au quotidien¹.

Avant que sa pertinence pour l'étude des violences ne soit démontrée dans sept articles, le concept d'intersectionnalité est néanmoins fouillé dans toutes ses dimensions dans les deux premiers, comme il se doit. En premier lieu, **Barbara Giovanna Bello** répond de manière précise à mes questions pour faire toute la lumière sur ses origines et ses inspirations, son contenu théorique, son sens, ses forces et ses faiblesses, ses champs d'application en Europe et aux Etats-Unis et sa difficulté à

¹ Un certain nombre d'articles ici réunis font suite aux travaux menés lors d'une journée d'étude co-organisée par le GRER et la SAGEF sur la question précise des violences intersectionnelles (Université Paris-Diderot, avril 2015).

s'imposer dans le droit. Puis elle souligne *a contrario* l'importance de l'imposer dans la recherche, la justice et le militantisme pour lutter efficacement contre les violences et les discriminations à l'égard des femmes, leurs réalités étant bien souvent au croisement des éléments 'sexe', 'genre', 'orientation sexuelle', 'race', 'origine ethnique', 'statut politique', 'handicap', 'âge', 'religion' et/ou tout autre facteur de domination.

En second lieu, quoique ne revenant pas sur le précédent postulat et sans toutefois exclure l'imbrication d'autres systèmes de domination, **Alexandrine Guyard-Nedelec** centre la réflexion théorique sur une 'approche intégrée' des questions de 'race' et de 'sexe', à l'instar des féministes noires américaines qui firent émerger le concept d'intersectionnalité à la fin des années 1980. Ce choix de positionnement lui permet d'inscrire son étude sociologique sur les femmes juges et avocates issues des minorités en Angleterre dans une dimension plus verticale qu'horizontale pour finalement défendre une approche plus microsociologique que macrosociologique, plus individuelle et contextuelle que structurelle et, puisque certaines femmes subissent leur identité plurielle quand d'autres en jouent, globalement plus empreinte d'agentivité que de déterminisme.

Les autres articles du volume soutiennent cet effort de contextualisation et arrivent à la notion d'intersectionnalité sans hasard mais presque par obligation pour éclairer des situations littéraires ou des réalités de terrain difficilement accessibles autrement dans leur pluralité et leur complexité. Sur la base d'entretiens conduits à Los Angeles, **Pauline Delage** invite ainsi à dépasser la 'genrification' simple qui est faite des violences conjugales depuis les années 1970 par des féministes inquiet-e-s de dénoncer les formes de domination masculine ; certes les violences conjugales affectent les femmes sans commune mesure mais, dit-elle, leur étude doit être 'dénaturalisée' pour autoriser le croisement de l'élément 'sexe' avec d'autres, comme le 'genre', l'orientation sexuelle' ou les 'rapports sociaux', afin notamment de rendre compte de ces violences – très présentes aussi – dans les couples homosexuels.

Pour sa part, dans un contexte certes très éloigné mais dans une même volonté – si ce n'est une même nécessité – de replacer les violences dans leur réalité intersectionnelle, **Johanna Treilles** emprunte doublement à la littérature mauricienne contemporaine pour identifier les facteurs entrecroisés à l'origine de la violence commise sur les enfants : au travers de l'étude de deux romans (*Sensitive* de Shenaz Patel et *La Vie de Joséphine le fou* d'Ananda Dévi), la violence propre à l'adulte mauricien

est comprise dans son lien au passé colonial d'une île héritière de rapports de domination raciale, économique et sexuelle, puis l'expression de cette violence sur l'enfant est analysée dans une complexité qui dépasse les études traditionnelles sur la domination parentale.

À sa suite, **Ahmed Mulla** utilise l'intersectionnalité (et aussi l'altersectionnalité) comme outil d'analyse littéraire pour mettre en exergue l'impact aggravant du colonialisme britannique sur la domination masculine dans une société indienne déjà porteuse de clivages et d'exclusions. Les discriminations basées sur le sexe, la classe et l'origine des personnes sont rendues visibles par son étude du roman *Sea of Poppies* de l'auteur indo-américain Amitav Ghosh mais, nonobstant, l'article résiste au fatalisme, montre les stratégies développées au niveau individuel et collectif pour sortir des déterminismes et propose de faire de l'intersectionnalité un outil positif d'inclusion et de solidarités.

Jawiria Naseem plonge elle aussi dans la réalité de femmes dont l'expérience ne peut être convenablement comprise sans une approche intersectionnelle ; en effet, comment rendre compte du quotidien au travail des femmes d'origines pakistanaise et algérienne en Grande-Bretagne, si ce n'est en examinant d'abord leur appartenance 'croisée' à différents groupes minoritaires, puis en la confrontant à l'idéologie du multiculturalisme et au principe d'égalité citoyenne ? À partir d'entretiens avec des femmes musulmanes de deuxième génération, toutes diplômées et toutes insérées dans le monde professionnel, l'autrice montre bien que leur sexe, leur origine et leur religion s'imbriquent pour créer une altérité qui reste source, sinon de discrimination systémique, du moins d'exclusion sociale et émotionnelle.

Sur un semblable fond idéologique d'égalitarisme et de multiculturalisme, **Amanda Dawe** propose quant à elle une analyse des violences langagières (omni)présentes dans le discours politique du Parti Libéral Australien et, plus généralement, dans l'espace politique, public et médiatique australien. Or, ces violences communes sont incontestablement utilisées comme formes d'oppression à l'égard des femmes, des minorités sexuelles, des autochtones et/ou des minorités ethniques, chaque occurrence étant une invitation à d'autres formes de violence, une incitation à la haine, une pierre à l'édifice du racisme, du sexisme et de la xénophobie. La pertinence de tolérer – voire de défendre – ces violences au nom de la liberté d'expression est donc questionnée, en même temps que les mécanismes intriqués hérités du colonialisme et du patriarcat sont dévoilés.

Le lien entre colonialisme et patriarcat est d'ailleurs aussi une préoccupation de **Margot Lauwers**, qui invite à son tour à penser la violence qui déchire les Chickasaw à la 'confluence de violences' animées par des rapports de 'race', de 'classe', de 'genre', et d'autres relations de pouvoir induites ou exacerbées par l'histoire coloniale des États-Unis. Son analyse de l'autobiographie de Linda Hogan (*The Woman who Watches over the World*) la conduit en effet à défendre cette approche intersectionnelle des violences – à plus forte raison que la pensée holiste des Indiens va dans le sens d'une approche intégrée qui croise le passé et le présent, l'espace public et l'espace privé, l'individu et la collectivité, l'humain et son environnement naturel, la souffrance des un-e-s et des autres, les facteurs de domination subis et générés, et puis aussi, le silence de la violence et la violence du silence.

Enfin, **Cécile Perrot** clôt ce volume par une étude détaillée de la situation complexe des filles et femmes noires dans les campagnes sud-africaines. Malgré l'avènement de la démocratie, le règne d'une idéologie égalitaire depuis la chute de l'Apartheid et le déploiement consécutif d'une politique de discrimination positive, celles-ci restent en effet à la fois particulièrement défavorisées et particulièrement exposées aux violences de tout ordre du fait de leur sexe et de leur appartenance raciale, mais aussi du fait de leur contexte de vie et de leur âge. Aussi semble-t-il strictement nécessaire d'introduire une dimension intersectionnelle dans les travaux qui les concernent ainsi que dans les politiques publiques, argumente l'auteurice, sans quoi elles resteront très probablement les oubliées de l'Afrique du Sud moderne.

Que le présent volume puisse apporter sa contribution dans la lutte contre toutes les formes de violence, et qu'il inspire d'autres aussi à le faire.

Ludivine ROYER